

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 4

Artikel: Histoire militaire de la Grèce 1890-1933
Autor: Negroponte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N° fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

Histoire militaire de la Grèce 1890-1933

Les graves incidents qui ont troublé récemment la vie politique de la Grèce ont attiré l'attention sur ce pays — sympathique à plus d'un titre — si âprement tourmenté par des dissensions intérieures et qui supporta vaillamment, pendant près d'un demi-siècle, le poids de plusieurs guerres. Le rôle joué par la Grèce et son armée, de 1890 à 1933 — et notamment pendant la guerre mondiale — est relativement peu connu.

Cela étant, nous avons pensé intéresser nos lecteurs en demandant à notre distingué collaborateur grec, M. le général Negroponte, de retracer brièvement l'histoire militaire de son pays au cours des années qui précédèrent le conflit mondial et pendant la grande guerre. L'auteur de cette étude — qui exerça d'importants commandements de 1914 à 1918 et qui fut professeur d'histoire à l'Académie de guerre d'Athènes — était particulièrement qualifié pour traiter, d'une manière vivante et avec une rigoureuse objectivité, le sujet que nous lui avons proposé. (Réd.)

PRÉFACE.

Pour mieux comprendre le rôle joué, pendant la guerre mondiale, par l'armée hellénique engagée dans les Balkans, un aperçu des événements principaux qui précédèrent le grand conflit s'impose.

L'époque 1890-1900 présente les faits marquants qui suivent :

La Grèce se laissa entraîner dans un duel avec la Turquie, sans avoir suffisamment pesé ses chances de victoire. La guerre éclata en 1897. Sans alliés, sans plan stratégique, sans préparation et dépourvue de chefs compétents, elle fut rapidement vaincue par l'Empire ottoman, lequel disposait de moyens supérieurs, à tous les points de vue.

Les grandes puissances auraient sans doute pu empêcher la guerre, mais à cette époque, elles — surtout l'Allemagne — étaient indisposées envers la Grèce, qui n'avait pas payé les intérêts des dettes contractées à l'étranger. En même temps, le prestige militaire de l'Allemagne, qui avait une mission d'officiers en Turquie, augmentait en cas de victoire de cette dernière.

Malheureusement pour notre pays, les destinées de l'Etat se trouvaient à cette époque entre les mains d'un premier ministre irrésolu, et qui se laissait mener par la foule. Si son adversaire politique, Tricoupis, avait été alors au pouvoir, il est certain que la Grèce n'aurait pas commis l'erreur de provoquer une guerre dans des conditions si peu favorables.

GUERRE HELLÉNO-TURQUE DE 1897.

Pendant la guerre helléno-turque, la seule bataille, digne de ce nom, fut celle de Domokos, où notre armée perdit l'occasion d'ajouter une nouvelle victoire à ses glorieuses annales militaires.

L'incertitude et l'inquiétude qui régnaient dans l'état-major turc pendant cette bataille en est une preuve manifeste.

La 2^e division, très mal secondée par la 1^{re}, exposée, dans une plaine ouverte, battue de tous les côtés par les feux nourris d'artillerie et d'infanterie, subit des pertes énormes.

Si le moral de l'armée hellénique avait été à la hauteur de la situation, une attaque vigoureuse, exécutée au moment

propice, avec la ferme décision de refouler l'ennemi coûte que coûte, aurait, selon toutes prévisions, réussi et la situation militaire en eût été changée de fond en comble.

Les Hellènes, en se clouant sur leurs positions dominantes, dont ils appréciaient la juste valeur, et en recevant le lendemain l'ordre de reculer de nouveau, perdirent tout espoir d'arrêter l'ennemi.

De la part de la Turquie, il est difficile d'expliquer la lenteur dans leur progression, après leur arrivée à Larissa, et surtout après la prise de Pharsala, où il n'y eut qu'une escarmouche entre les avant-gardes turques et une ligne avancée hellénique ; les troupes disposaient ainsi de tout le temps nécessaire pour se concentrer et se ravitailler, avant le 23 avril.

De cette guerre de courte durée, que nous ne faisons que rappeler brièvement, quelques enseignements généraux peuvent retenir l'attention :

1. Il est imprudent pour un pays d'engager une guerre, en se berçant de l'espoir qu'il sera aidé par une autre nation, sans avoir contracté préalablement une alliance ou une entente militaire.

2. Un peuple, en confiant ses destinées à un homme indécis, court un grand danger.

3. Un pays en guerre, en apprenant une mauvaise nouvelle, ne doit jamais désespérer. Avec du sang-froid, on peut souvent sortir d'une situation qui momentanément paraît compromise. Insensiblement, l'équilibre peut être rétabli, puis la balance pencher en faveur du plus faible ; et ce pays pourra escompter le triomphe final.

4. On ne doit jamais provoquer une guerre sans songer aux paroles de Napoléon, qui a dit que « pour prendre l'initiative d'une offensive stratégique, on doit pouvoir escompter 75 % des chances du succès définitif.

5. Au point de vue tactique, on ne doit pas exagérer l'effet des mouvements tournants. L'art de la guerre indique les évolutions appropriées pour les combattre ou les paralyser.

6. Ne jamais perdre de vue que la ténacité est une des plus importantes qualités pour vaincre sur le champ de bataille. Un des plus éminents écrivains militaires a dit : une bataille est ordinairement perdue par le chef qui croit l'avoir perdue. A la guerre, il y a surtout deux volontés qui se heurtent : la plus forte remporte généralement la victoire.

7. Le conflit rappelé prouve de nouveau que l'éparpillement des troupes sur un front de trop grande envergure est toujours néfaste pour n'importe quelle manœuvre. Les troupes doivent être disposées dans le sens de la profondeur pour faciliter les évolutions dans les directions les plus variées.

8. Les retraites réitérées, même prévues et ordonnées au moment propice, se font toujours au détriment du moral de la troupe, surtout quand les soldats sont peu disciplinés et inaccoutumés à de pareilles manœuvres.

9. L'idée erronée de plusieurs officiers sur la véritable nuance entre une bataille offensive et une bataille défensive a beaucoup contribué à la défaite hellénique.

En tactique, les principes réputés immuables sont peu nombreux ; au nombre de ces derniers, on peut affirmer qu'une défensive passive est synonyme de défaite.

Chaque officier doit retenir que, pour le soldat, il n'y a qu'une manière de se battre : c'est de se jeter sur son adversaire, avec la ferme décision de lui imposer sa volonté et de le vaincre.

La distinction entre une action offensive et une action défensive intéresse uniquement l'instruction des cadres ; c'est une notion de commandement.

10. L'armée hellénique n'a pas profité des obstacles naturels qui barraient la route de l'envahisseur. Le choix des positions de Pharsala, Velesino, Domokos et de la chaîne de l'Othrys était excellent, mais pendant la bataille, de graves fautes furent commises par les exécutants.

L'époque de 1900-1913 se caractérise par les faits suivants :

Les Hellènes n'ont matériellement pas payé très cher leur défaite, mais il est indiscutable que leur prestige militaire

à l'étranger fut gravement atteint et que leur moral baissa.

Quant aux politiciens, ils ne retinrent pas la dure leçon de 1897. Ils continuèrent à se disputer le pouvoir avec acharnement, en méconnaissant les intérêts vitaux du pays. Cet état de choses ne pouvait naturellement se prolonger indéfiniment. Une ligue militaire se forma en 1909 (le contre-coup probablement de pareils événements en Turquie, à cette même époque). Cette ligue, soutenue par la population hellénique, obligea le Gouvernement Ralli à démissionner, et une espèce de dictature s'instaura sous la direction du colonel d'artillerie Nicolas Zorbas. Mais cette ligue s'usa vite à la tâche, et pour sortir de l'impasse où elle s'était fourvoyée, elle réclama la présence de Vénizélos (politicien crétois) à Athènes. Vénizélos ne se laissa pas prier longtemps. Il saisit le taureau par les cornes : en arrivant à Athènes, il s'imposa en un clin d'œil, non seulement à la ligue militaire, mais à la population entière comme aussi à la cour hellénique.

Dorénavant, c'est lui qui influencera le destin de l'Hellénisme pendant de longues années. Possédant des qualités d'homme d'Etat exceptionnelles, à côté de grands défauts, il entraîna son pays dans une course effrénée, tantôt vers des hauteurs surprenantes, parfois grandioses, tantôt vers des abîmes insondables. Avec lui, les Hellènes connurent toute la gamme des sentiments : de la joie la plus exubérante au désespoir le plus profond. S'il avait agi avec la prudence d'un Mussolini, s'il avait mieux su choisir son entourage et ses collaborateurs, si l'amour de sa patrie avait dépassé le culte qu'il vouait à sa propre personne, sa belle intelligence, son énergie et sa volonté auraient pu assurer à la Grèce un avenir digne de son passé.

Il faut reconnaître que, grâce à la perspicacité de Vénizélos — la guerre s'annonçait déjà par des signes précurseurs — la Grèce ne se trouva pas prise au dépourvu ; elle était prête à remplir sa tâche politique.

En 1912, chose invraisemblable, les Etats balkaniques se

liguent contre la Turquie. Les grandes puissances européennes s'efforcèrent en vain d'empêcher la lutte. Mais la guerre éclata quand même, et contrairement aux prévisions des états-majors des grandes puissances, en une quarantaine de jours, l'Empire ottoman subit un désastre complet.

Avant la signature du traité de paix avec la Turquie, un nouveau conflit devait éclater entre les alliés balkaniques. L'armée bulgare se jetait — durant l'été de 1913 et sans déclaration de guerre — inopinément sur ses alliés de la veille : les Serbes et les Hellènes. En un mois, l'armée bulgare est complètement battue par ses adversaires.

L'armée hellénique, sous la direction habile de S. M. le roi Constantin, aimé de son peuple comme peu de rois le furent, courra de victoire à victoire, sans jamais subir le moindre échec, ni dans la première, ni dans la seconde guerre balkanique.

Par le traité de paix, qui fut signé à Bucarest, une minime partie des aspirations nationales de l'Hellénisme fut réalisée, mais le calme ne devait pas demeurer longtemps dans ce foyer volcanique. C'est en effet là que devait éclater, en 1914, la guerre mondiale. Mais n'anticipons pas.

PREMIÈRE GUERRE BALKANIQUE, 1912.

(La Ligue balkanique contre la Turquie.)

Durant cette guerre, l'armée hellénique se distingua plusieurs fois ; cependant, quelques graves erreurs furent commises ; rappelons entre autres le cas d'une surprise stratégique qui eut lieu avant la prise de Salonique.

La veille de la bataille de Janitza, le gros de l'armée hellénique se trouvait aux alentours de Naousta, la 5^e division étant détachée au nord, dans la direction de Monastir, avec la mission de couvrir l'aile gauche de l'armée, vers l'est. La 7^e division — aile droite — échelon avancé dans la direction de marche, était concentrée aux environs de Yidas.

L'armée turque, forte de 10 000 hommes à peu près, était postée dans un camp retranché près de Janitza.

Quoique l'armée hellénique disposât d'une excellente brigade de cavalerie contre un adversaire qui en était presque complètement privé, l'état-major grec ignorait l'existence d'une armée turque en deçà de la rivière Axios. (Armée d'exploration.)

La veille de la bataille, une grande incertitude régnait encore dans l'état-major hellénique, et l'ordre d'opération pour le lendemain se contentait de prescrire simplement une « marche en avant » aux gros, vers l'est. L'ordre écrit ordonnait à la 7^e division (extrême droite) de rester immobile, et de constituer le pivot de l'armée hellénique durant sa conversion vers Salonique. Verbalement, seulement, il fut notifié au chef d'état-major de cette division, qu'en cas de rencontre avec l'ennemi, le rôle de cette division serait : de pivot, elle deviendrait l'aile marchante à l'extrême droite de l'armée.

Vers 10 heures, une forte canonnade se fit entendre vers Janitza où, en vérité, une bataille de rencontre avait lieu entre les deux armées.

Après une résistance peu opiniâtre, les Turcs se retirèrent vers Salonique, en détruisant tous les ponts et passages se trouvant sur la rivière.

Nous avons ici le type classique d'une surprise stratégique ; la bataille s'engage à l'insu de l'état-major, sans avoir été prévue par le haut commandement, sans une conception et un plan de bataille bien arrêtés.

Si l'état-major hellénique s'était attendu à une bataille imminente au delà de la rivière, il n'aurait évidemment pas ordonné à la 7^e division (échelon avancé) de rester immobile, et de constituer le pivot du mouvement, mais, au contraire, il aurait prescrit à cette division d'avancer avec la plus grande vitesse, et de couper la retraite à l'adversaire : cette division se trouvait en effet postée en un point très favorable à l'exécution d'une pareille mission.

Une manœuvre ainsi conçue, préparée et bien exécutée, aurait donné des résultats positifs, car, au lieu de refouler simplement l'adversaire et de lui permettre de reculer

sur Salonique, l'armée turque aurait été détruite sur le champ de bataille, ce qui aurait sérieusement influencé les événements politiques et militaires ultérieurs du théâtre macédonien.

SECONDE GUERRE BALKANIQUE, 1913.

(Serbes et Hellènes contre la Bulgarie.)

Durant la seconde guerre balkanique, de graves erreurs furent également commises. Une des plus importantes fut l'avance tardive de l'aile droite hellénique, qui en poussant rapidement, après la bataille de Soulovo, vers les ponts de Orliako et de Kumanovo eût coupé la retraite des troupes bulgares, aux prises avec les 1^{re} et 6^e divisions helléniques dans les défilés de Lachana. Cette manœuvre était exécutable, car l'aile droite disposait des moyens nécessaires et du temps voulu pour remplir une pareille mission.

Quelques jours avant la cessation définitive des hostilités, l'activité des troupes serbes avait beaucoup diminué. Les Bulgares dirigèrent alors leurs efforts acharnés du côté de l'aile droite hellénique, qui luttait héroïquement contre des forces bulgares solidement installées près de Tsoumaia.

La 6^e division hellénique, au début, se battait de front contre les retranchements bulgares, mais malgré sa bravoure, elle fut refoulée avec de grosses pertes. L'attaque fut renouvelée maintes fois, mais sans succès. La 7^e division accourue à son aide, et cette fois-ci, sur l'initiative du chef d'état-major de la 7^e division, une attaque combinée sur l'axe de repli des Bulgares, obligea ces derniers à abandonner leur ligne solidement organisée, et à battre en retraite. Par cette manœuvre judicieuse, la situation presque désespérée de la 6^e division, se changea comme par magie, et l'armée hellénique remporta de nouveau une brillante victoire.

L'état-major général hellénique, très inquiet pour son aile droite, avant l'exécution de cette attaque combinée, décida d'envoyer la brigade du colonel Polymenakos, qui avait la mission de garder les communications helléniques

vers Mahomnyia, au secours des 6^e et 7^e divisions. Mais cette colonne de renfort, étant tombée dans une embuscade, fut presque anéantie aux alentours du défilé de Predel Han. Elle ne fut sauvée que grâce à une attaque foudroyante exécutée au moment propice par quelques détachements de la 7^e division qui s'étaient portés au secours de la brigade Polymenakos. Ainsi, l'aile droite put non seulement tenir ses positions, mais poursuivre aussi l'armée ennemie dans diverses directions.

LA GUERRE MONDIALE.

Pour toute personne, dotée d'une intelligence même médiocre il était évident que la guerre mondiale bouleverserait la carte européenne de fond en comble. Des Etats nouveaux devaient surgir, d'autres seraient anéantis ; d'autres encore s'agrandiraient ou perdraient une partie de leur territoire.

La Grèce, avec ses aspirations nationales légitimes, pouvait-elle demeurer les mains croisées, indifférente ? Certainement non. Donc elle devait logiquement participer à la guerre, se plaçant à côté du parti, qui garantissait le mieux et le plus sûrement ses intérêts nationaux.

Depuis 1915, nous nous sommes occupés de cette grave question, et nous avons exprimé notre conviction dans des conférences et dans des articles qui ont été publiés dans les journaux d'Athènes et de Salonique. Le résumé de ces articles et conférences était que la Grèce avait tout intérêt pour de multiples raisons à se placer à côté de l'Entente, le plus tôt possible, sans perdre un temps précieux en transactions politiques qui ordinairement ne servent pas à grand'chose, car tout dépend de la condition des belligérants au moment précis de la victoire finale.

Aussi, étions-nous toujours parmi les plus acharnés partisans de l'union sacrée de la patrie, à l'époque la plus critique, pour la réalisation des légitimes vœux de l'hellénisme.

Les Hellènes, au commencement de la guerre, étaient presque unanimement Ententistes. Après quelque temps (au moment où il fut question de la participation de la Grèce à l'entreprise des Dardanelles) deux camps opposés se formèrent. Les uns se déclaraient en faveur de la prolongation de la neutralité, les autres pour la collaboration immédiate de la Grèce aux côtés de l'Entente. S. M. le Roi Constantin et le cabinet Gounaris furent partisans de la première solution, le parti vénizéliste de la seconde. Cette séparation de la Nation en deux parties adversaires a exercé une influence néfaste sur les destinées de l'hellénisme. La Grèce unie aurait pu réaliser la plus grande partie de ses aspirations nationales.

Les partisans de la neutralité prétendaient entre autres :

Que l'opération des Dardanelles était vouée à une défaite.

Que la Grèce serait détruite par les armées des Empires centraux.

Que l'hellénisme en Turquie et en Asie Mineure serait exterminé.

Que l'Entente ne disposait pas alors des troupes nécessaires pour participer effectivement à la lutte en Orient.

Que la Russie n'approuvait pas la participation de la Grèce à l'entreprise des Dardanelles.

Que l'Entente, en général, n'était pas toujours bien disposée à l'égard de la Grèce, et maintes fois avait repoussé les offres de la Grèce de se ranger à ses côtés. Cette argumentation n'était pas tout à fait erronée. Mais il faut tenir compte de ce qui suit : L'opération des Dardanelles n'a pas réussi, mais elle aurait pu et elle aurait dû réussir si l'exécution avait été à la hauteur de la conception, et si on avait agi au moment propice. Aujourd'hui nous avons des preuves indiscutables sur ce sujet, fournies non seulement par les Ententistes, mais par le Commandement allemand des troupes d'Orient.

Les Empires centraux ne disposaient, pour attaquer la Grèce, que d'une ligne de chemin de fer, à voie étroite,

tout à fait insuffisante pour le transport des troupes et des matériels.

Les intérêts de la Grèce, si elle était restée neutre jusqu'à la fin de la guerre, auraient été sacrifiés certainement ; d'autre part elle n'avait pas d'intérêt vital en se plaçant à côté des Empires centraux ; donc, par la force des choses elle était obligée de courir tous les risques, et d'épouser la cause de l'Entente, le plus tôt possible, sans marchandages inutiles.

Les fluctuations au sein de l'Entente, les discords continuelles entre les deux camps opposés, en Grèce, occasionnèrent de grand malheurs.

Vers la fin de l'année 1916, il y eut à Salonique un soulèvement militaire organisé par les deux colonels, Zymbrakakis et Masarakis, sous l'égide du général Sarrail (commandant les troupes alliées aux Balkans), qui joua alors un rôle ingrat au point de vue mondial. En agissant différemment en cette occasion critique, il y avait de nombreuses chances pour que toute la Grèce se rangeât du côté de l'Entente, ce qui aurait certainement hâté la fin de la guerre mondiale. Nous sommes en état de prouver cette assertion, mais aujourd'hui il ne nous est pas permis de nous étendre sur ce point.

Comment le général Sarrail se trouva-t-il à Salonique ? Pourquoi les Serbes furent-ils écrasés ? Quelle était l'importance du front d'Orient ? Voilà des questions de la plus haute importance que nous nous proposons d'analyser aussi brièvement que possible.

L'expédition des Dardanelles n'avait pas la sanction de la plupart des officiers de l'état-major de la Marine britannique ; elle fut imposée par Churchill, qu'on obligea de démissionner quand elle fut abandonnée. Ne voulant pas ramener ses troupes en Europe, l'Entente décida de créer un nouveau front en Macédoine.

A cette époque, Vénizélos se trouvait encore au pouvoir. Avec son appui, les troupes ententistes purent exécuter leur débarquement à Salonique, afin de secourir l'armée

serbe qui, après l'entrée en guerre de la Bulgarie, n'était plus en état de résister sur deux fronts : contre les troupes des Empires centraux du Nord, contre les Bulgares de l'Est.

Vers le même temps, les états-majors de l'Entente prétendaient qu'il leur était impossible d'envoyer des troupes nombreuses en Orient. La vérité est que ces officiers supérieurs n'attachaient pas une assez grande importance au front d'Orient. Ils le traitaient toujours comme un théâtre d'opérations secondaire, refusant d'envoyer en Orient les forces que le rôle important de ce théâtre exigeait. Mais il est juste de noter qu'il y a eu des gens clairvoyants, tant parmi les politiciens de l'Entente, que parmi les généraux. Au nombre de ces derniers, signalons le général Franchey d'Espérey, qui fut toujours un partisan acharné de l'intervention en Orient, et qui, plus tard eut la gloire de percer le front ennemi ; et depuis ce moment-là, les Empires centraux et leurs alliés étaient voués à une défaite certaine ; toutes leurs barrières tombèrent comme des châteaux de cartes.

Si les Empires centraux ont pu résister pendant tant d'années, c'est grâce à leurs victoires en Orient ; c'était de ce théâtre qu'ils se ravitaillaient ; c'est là qu'ils avaient élargi le cercle qui les étranglait ; c'est là enfin que les habitants des Empires centraux prenaient contact avec le monde extérieur et, pour ainsi dire, respiraient.

Le général Sarrail, envoyé en Orient, parce qu'on le trouvait gênant en France, ne réussit jamais à s'attirer les sympathies des Anglais et des autres Alliés ; il porta grand tort à la cause de l'Entente ; il s'occupait beaucoup plus de ce qui se passait à Salonique et sur ses lignes de communications, que des événements du front. C'est seulement après l'arrivée des généraux Guillaume et Franchey d'Espérey, que le front balkanique prit l'importance qui lui était due. C'est dans les Balkans que la conflagration mondiale commença ; c'est là où le coup décisif — qui provoquait l'effondrement des Puissances centrales — fut porté, et qui décida du sort des nations européennes. Les partisans de

la diversion en Orient, tellement discutée en France et surtout en Angleterre, Briand, Poincaré, Churchill, etc. ont eu gain de cause.

Le général Sarrail est responsable d'avoir dans une certaine mesure favorisé la prolongation de la guerre ; il a causé du tort à la Grèce, en augmentant la haine déjà existante entre les deux partis politiques helléniques qui se disputaient avec acharnement le pouvoir.

Tous les événements ultérieurs, si désastreux pour l'Entente et la Grèce, découlent de cette époque. Sarrail n'a pas fait tout ce qui était possible pour se rallier toute la nation hellénique, au lieu d'une partie seulement de la population. Nous insistons sur ce fait généralement inconnu en Occident.

Depuis cette époque-là, l'armée hellénique s'est habituée à se mêler de la politique ; elle est devenue la complice au détriment de son moral, au préjudice de sa valeur, de tous les gens qui désirent à tout prix usurper le pouvoir.

En grande partie, la catastrophe d'Asie Mineure est la conséquence de cette séparation si néfaste de la Nation ; Kémal ne combattait pas contre la nation hellénique entière, mais contre une nation divisée. Cette haine politique a facilité l'avance du dictateur turc.

Peu de temps après le soulèvement militaire de Salonique, Vénizélos en personne se rendit dans cette ville, où il forma un triumvirat avec le général Th. Danglis et l'amiral Paul Coundouriotis (qui plus tard devint Président de la République hellénique).

Sous les auspices de Vénizélos, un gouvernement provisoire fut inauguré à Salonique, pour la forme, mais en vérité c'était un régime de dictature.

Dès lors (1916-1917) la Grèce possédait deux gouvernements : un gouvernement royal siégeant à Athènes, et un gouvernement provisoire à Salonique.

Un des premiers actes du gouvernement de Salonique fut de déclarer la guerre aux adversaires de l'Entente, tandis que la Grèce royaliste restait toujours neutre.

Une partie de la presse européenne représenta le Gouver-

nement d'Athènes comme germanophile, ce qui n'était pas le cas. Ce gouvernement voulait seulement garder fidèlement la neutralité.

Cet état amphibologique fut très nuisible à l'humanité entière (car la guerre se prolongea), à l'entente, et à la Grèce.

Le Gouvernement provisoire comprit, dès le début, la nécessité de former une armée puissante, mais se heurta à plusieurs difficultés ; la plus importante était la divergence des vues entre les dirigeants du camp ententiste, et la haine qui se créa entre les deux partis helléniques.

Vers le milieu de l'année 1917, trois divisions helléniques existaient déjà sur le front de Macédoine ; elles rendirent des services éminents à l'armée d'Orient ; mais sans doute avec une Grèce unie, le résultat eût été tout autre, et les événements auraient pris un autre cours, changeant de fond en comble la situation du théâtre d'Orient.

En 1917, la France prit l'initiative d'agir en Orient avec une ferme décision. Elle donna pleins pouvoirs à Jonnart qui facilita le retour de Vénizélos à Athènes.

Depuis le milieu de l'année 1917, la Grèce entière, mais mutilée, combattait à côté des Alliés en Orient. C'est là où la brèche fut ouverte, qui contribua énormément à la capitulation des Empires centraux.

Mais si, après 1918, la guerre mondiale cessa presque partout, pour la Grèce ce n'était pas le cas. Elle saisit l'occasion offerte à elle par l'Entente, pour secouer le joug musulman. Combien n'a-t-on pas critiqué cet acte de la Grèce. Il y a eu même des gens qui l'ont caractérisé comme une folie. Nous prétendons qu'aucun gouvernement hellénique, digne de diriger les destinées de l'Hellénisme, aurait pu agir autrement. Le rêve de tous les siècles devenait une chose tangible, praticable, possible, s'il n'y avait pas eu une mésintelligence au sein même de l'Entente. Si tous les Hellènes s'étaient élevés à la hauteur de la situation, la Grèce aurait pu réaliser la plus grande partie de ses aspirations nationales. Malheureusement, les dirigeants de la politique grecque n'ont pas su profiter des leçons de l'histoire de leur pays. Des

occasions uniques — si fugitives pour les Etats et pour les individus — n'ont pas été utilisées. Occasions qui furent perdues, tandis qu'au contraire on aurait dû les saisir immédiatement, sans cela, elles s'envolent et, qui sait, peut-être pour toujours ! A des Hellènes divisés par des rancunes politiques, incombait la tâche de terminer la guerre en Asie Mineure, c'est-à-dire de poursuivre la lutte si glorieusement menée jadis par Alexandre-le-Grand.

Quant à la question d'Asie Mineure, une fois que le problème fut posé, il n'y avait pour la Grèce que deux solutions : ou refuser le mandat — chose difficile pour un bon patriote — ou, une fois cette mission acceptée, la considérer comme une question de vie ou de mort. Toutes les questions vitales de l'Hellénisme étaient liées à cette entreprise. Les demi-mesures étaient condamnables : avec la ferme décision de vaincre, à tout prix, les Hellènes auraient eu gain de cause, malgré l'indifférence et le manque de bonne volonté qui régnèrent parmi les Alliés.

Enfin, les douloureux événements dont la Grèce fut récemment le théâtre — et sur lesquels nous n'insisterons pas ici puisqu'il s'agit avant tout d'une question de politique intérieure — ont prouvé une fois de plus à quelle rude épreuve est constamment soumis le patriotisme de notre peuple.

Mais l'histoire militaire de la Grèce ne prouve-t-elle pas que ce pays n'a jamais faibli devant les coups du sort et qu'au contraire il s'achemine avec confiance vers la réalisation de son idéal.

Général NEGROPONTE.
